



©Huguette Martel, *Oiseau emprisonné* huile, New York, 2007, 15 x 20 cm.

De quoi Aïda est-elle le nom ?

Behja Traversac

J'essayais d'ouvrir les volets, mais rien n'y faisait. Je tournais la poignée dans tous les sens, je tirais de toutes mes forces, mais les panneaux de bois restaient soudés l'un à l'autre, inséparables. Je poussais, tapais mais le seul résultat était que je m'écorchais les mains. Je ne sentais pas les entailles et, les gouttelettes de sang qui tombaient sur le chambranle, faisaient comme un bruit métallique, exaspérant. Un bruit métallique sur du bois ! Pourquoi ? C'est inhabituel. Etrangement, malgré ma situation, cela me rappelait une scène, terrible, magnifiquement décrite par Emile Zola dans *Germinal*, la scène de cette goutte d'eau qui tombait à intervalles réguliers sur le front d'un mineur de fonds couché dans les profondeurs pour extraire le charbon, mais à laquelle il ne pouvait pas échapper. Je n'ai jamais oublié cette image de Zola. Ce qui était encore plus surprenant c'est que ces petites gouttes qui me semblaient simplement perler de mes doigts formaient des flaques, j'en étais troublée, inquiète, mais je ne voulais pas céder devant la matière sans âme de ces maudits volets.

La résistance de ces deux morceaux de bois, inertes mais comme liés pour la vie, me donnait l'impression douloureuse que je me heurtais à une impasse une fois de plus. Un mur qui

me séparait de la vie des autres. Comme si les épreuves déjà traversées n'avaient pas été implacables. Comme si le malheur n'avait pas déjà une longue histoire dans ma vie. La seule manière de faire entrer la lumière dans cette pièce était la fenêtre. Elle restait hermétiquement close rendant suffocante l'ombre de la chambre, une ombre palpable, physique... qui s'abattait sur moi comme une masse informe, transperçait mon corps de mille aiguilles. Il me semblait que si je n'ouvrais pas cette fenêtre tout ce que je cherchais depuis si longtemps serait anéanti. Je savais pourtant, que là, dans ce lieu sombre et froid qui recélait une odeur moite, indéfinissable, se cachait l'énigme qui m'obsédait.

– Tu es sûre Aïda que c'est là, que tu ne t'es pas trompée de maison, de rue, de ville, de pays ?

– Mais non, je ne peux pas m'être trompée... si je m'étais trompée, vois-tu, la fenêtre se serait ouverte et j'aurais vu, tu aurais vu qu'il n'y avait rien, que tout était clair et calme, que nous pouvions vivre, toi et moi, comme tout le monde, sur un bout de terre, dans une maison, même minuscule, même pauvre ; nous aurions su, nous aurions pu dire alors que nous avions un nom...

– Tu ne crois pas que tu délirés un peu ? Une terre, un nom, et puis quoi encore ?

– Mais ne comprends-tu pas que ces foutus volets sont le dernier rempart qui fait obstacle à la vérité ?

– Tu ferais mieux de renoncer, allez viens, partons d'ici, il y a plein de soleil dehors, il y a le vent et la mer qui chasseront cette odeur fade, insupportable ; sortons d'ici, je n'aime pas cet endroit Aïda, il me fait peur.

– Moi non plus je ne l'aime pas, mais pas parce qu'il est sombre et froid, parce qu'il ne ressemble pas à celui que je connaissais, il a perdu quelque chose dont je n'arrive pas à me souvenir,

il est l'objet d'un rapt, je le sais, un rapt de ma chair, de ma mémoire mais comment l'expliquer aux autres ? Ils ne voudront jamais croire à ce que toi-même tu nommes « délires » !

– Il en est toujours ainsi des lieux qu'on a quittés depuis très longtemps, on ne les reconnaît pas parce qu'ils ont perdu l'empreinte de l'enfance...

– Que dis-tu ? Je ne l'ai jamais quitté ce lieu, je l'ai porté comme une besace tout ce temps, je l'ai porté comme je porte ma peau, piégé qu'il était dans mes veines et moi, moi, piégée dans les siennes... Si seulement il me quittait. Même quand je l'ai quitté, lui ne me quittait pas. Accroché à mes basques comme un enfant sans... sans quoi Fouad ? sans mère, sans père, sans personne. Tu sais, je continuerai de m'acharner contre ces volets et j'ai l'impression qu'ils résistent encore plus qu'au début. Presque aussi désespérément que moi, une lutte sans fin. On dirait qu'ils m'enjoignent de laisser dans leur silence toutes ces choses tuées qui hurlent pourtant à mes oreilles, ne les entends-tu pas ? Toutes ces choses qu'on entend dans ces camps où l'on claustrer les gens, les entends-tu Fouad ? Elles nous hantent comme nous hante le vent des persécutés, des dépossédés, des gazés... ceux qu'on cache, qu'on séquestre, ceux-là dont la présence, ou simplement l'existence, nous révélerait trop de nous-mêmes.

– Je pense que tout cela est vain, on ne rattrape pas l'ombre des ombres...

– Mais je ne veux pas rattraper des ombres, je veux tenir vivants des vivants, nous sauver toi et moi et tous les autres, ceux qui sont persécutés et dépossédés aujourd'hui... Au fond, oui, il y a des ombres. Mais bien présentes, qui chuchotent dans les coins, qui dressent des traquenards sur tous mes

chemins, ébruitent des conciliabules fous, tous ces bruits discordants, tous ces vacarmes m'épuisent et cette fenêtre qui ne veut pas s'ouvrir ! Aide-moi Fouad, aide-moi !

– Je ne peux rien Aïda, rien, comprends-tu ? on ne force pas la lumière et la lumière est dehors pas ici, essaies de sortir de là et tout ira mieux...

– La lumière ? Cette chose existe encore de par le monde ? Pour qui ? Comment l'imaginer quand on est enfermé dans ce trou ?

– Il faut que tu renonces à ta quête Aïda, ton obstination ne peut que te détruire ! Que peux-tu seule contre tous ?

– Renoncer, oui, c'est plus facile, tellement plus facile ! Mais est-ce seulement à ma portée ? Il faut de la force pour renoncer, je n'ai pas cette force-là Fouad. Le renoncement est aussi lourd que le rocher de Sisyphe, il faut être très fort pour renoncer...

– Alors, ayons la force d'oublier... Aïda !

– Dis-moi Fouad, comment oublier l'inoubliable ? Dis-moi, je t'en prie, si tu sais, toi ? L'inoubliable dont les oripeaux colent à chaque millimètre de la peau, à chaque neurone, à chaque mot, à chaque larme, à chaque souvenir... même heureux ! Comment renoncer à comprendre pourquoi ! Peut-être, est-ce plus de vérité que de justice, dont j'ai besoin... non, au fond, l'un ne va pas sans l'autre.

– Généralement on dit que face à une cause désespérée, il est plus facile de renoncer que de s'acharner,

– Oui, généralement ! Si seulement je pouvais avoir ce raisonnement-là, être dans le général ! Ce serait sûrement plus reposant, enfin peut-être. Le général donne bonne conscience et je ne veux pas avoir bonne conscience... à bas prix. Vivre et comprendre, est-ce se reposer ? Ne voir que mur après mur autour de soi, est-ce reposant ? Un mur après l'autre, sans fin, sans issue, mais je ne peux pas renoncer malgré tout cela, je veux une ère de lumière et de calme et de sérénité, je veux vivre

comme on vit dans ces pays où, paraît-il, existe la paix...

– Tu rêves et ce rêve se dérobera de toi à jamais...

– Quelqu'un disait : « la responsabilité commence dans les rêves », je n'arrive pas à me souvenir où j'ai lu ça... ah ! oui, chez Haruki Murakami, l'écrivain japonais, mais pourquoi ces mots terribles « se dérobera à jamais ! » On ne balise pas les rêves Fouad, ils nous habitent à jamais ; nous ne pouvons pas les éviter, ils viennent tout naturellement vers nous. Même dans ce trou immonde, irréel, ils sont là pour me délivrer, me libérer de ce poids qui m'écrase depuis toutes ces années. Combien d'années, t'en souviens-tu, toi ? Il paraît qu'un évènement chassant l'autre, les gens les oublient les uns après les autres... Ils sont plus tranquilles comme ça. C'est comme le renoncement, c'est plus reposant...

– Qui sait s'ils n'ont pas raison Aïda.

– Tu veux juste me consoler en disant ça. Je sais que tu n'y crois pas, je le sais. Notre existence ne peut *avoir lieu* dans le renoncement et l'oubli. J'aimerais tellement expliquer cela à ceux qui ont fermés ces volets. Leur expliquer que j'ai mal partout. J'ai si mal depuis si longtemps Fouad. Je voudrais qu'ils prennent ma main pour sentir le tremblement de mon corps et de mon âme. Je voudrais qu'ils arrêtent de faire tout ce bruit qui ne me permet pas d'oublier, de renoncer, de rire et d'aimer, comme eux, un peu comme eux, rien qu'un peu comme eux... Et maintenant ils sont partis, ils ont fermé cette fenêtre avant de s'en aller... ils n'auraient pas dû faire cela, ils auraient dû me le dire avant, me dire les raisons, les vraies, pas celles qui cachent ce sang qui n'arrête pas de couler. Maintenant c'est une rivière, un fleuve, ce sang, ne le vois-tu pas ? là, à mes pieds, à leurs pieds...

– Oh ! Aïda, Aïda... tu me causes tant de peine !

– Au fait, sais-tu ? je ne les sens plus mes pieds, je n'arrive pas à les bouger... et mes mains, où sont-elles mes mains ? Tiens, je vois un rai de lumière ! Comment est-ce possible puisque nous sommes dans un trou ? Oh Fouad, cette pierre qui va tomber, là, au-dessus de ma tête, c'est sûr qu'elle va tomber... les vibrations que fait ce bruit infernal la feront tomber... C'est quoi ce bruit Fouad ?

– C'est notre maison qui nous tombe dessus...

– Est-ce possible, elle n'était pas si méchante notre maison pour vouloir nous tomber dessus. Quelqu'un l'y aura obligée. On se battait pour y survivre. Je l'aime bien notre maison, rappelles-toi ce joli vitrail que j'avais réussi à acheter une bouchée de pain, qui diffusait une lumière colorée dans notre sombre corridor et faisait oublier la laideur du dehors ; et cette commode peinte à la main par le menuisier du coin de la rue et mon album photos et puis ce couvre-lit que j'avais cousu de mes mains et dont maman était si fière et... ma mère et mon père où sont-ils... et mon petit frère Faïz, pourquoi je ne l'entends plus rire Fouad ? Où es-tu Faïz mon bébé de trois ans ? Tu crois qu'ils peuvent tous disparaître, que la maison peut disparaître, que Faïz ne grandira jamais ?

– Oui, Aïda, tout peut disparaître, il faut que tu t'y prépares ; ton nom même peut disparaître.

– Mon nom ? C'est toi qui délires là ! Plus de maison, plus de parents, plus de pieds ni de mains, plus de Faïz, plus de nom... mais que restera-t-il ? C'est un cauchemar, je vais me réveiller... sauve-moi Fouad...

Ce cri de Aïda était à peine audible. Un énorme fracas se produisit. La voix d'Aïda s'est éteinte sur la dernière syllabe du

prénom de Fouad. Fouad son rêve. Un rêve inachevé, secret, auquel nul n'avait accès ; trop magnifique pour être livré à quiconque... maintenant, elle regrette de ne pas lui en avoir parlé à lui. Il ne saura jamais combien elle l'avait espéré. Il ne saura jamais qu'elle s'était confiée à lui, dans ce trou comme s'il était là, tout près, si beau, si fort, si raisonnable. Peut-être est-ce lui qui sortira son corps des décombres. Une étreinte dans la mort, la seule qu'ils auraient jamais eue. Et puis, elle ferma les yeux sur le souvenir fugitif de ce matin lumineux, où dans ce qui fut son jardin, fleurissait malgré l'univers hostile qui l'entourait, une rose jaune perlée de rosée ; c'était un matin d'enfance, il y a longtemps. Un vague sourire flotta sur ses lèvres. Un sourire qui bruissait d'une flaque de lumière.

